

Clochemerle, du rire à l'ennui et vice-versa

PIERRE BITOUN, INRA-MONA

On connaît le titre, *Clochemerle*, devenu à l'instar de Rabelais et de ses « guerres picrocholines » une expression courante, ironique, pour désigner le village, la petite société où l'on se chamaille pour des motifs insignifiants ou ridicules. De ce classique de la littérature comique publié en 1934, de ce roman-phare du rire rural couronné du prix Courteline, traduit en vingt-sept langues et vendu à plusieurs millions d'exemplaires, bien peu, en revanche, connaissent le nom de l'auteur : Gabriel Chevallier. Né à Lyon le 3 mai 1895, disparu soixante-quatorze ans plus tard, à Cannes, le 6 avril 1969, il écrivit une vingtaine de livres, dont aucun n'atteignit la renommée de *Clochemerle*. Ainsi ignore-t-on le plus souvent l'existence de *La Peur*, son roman de révolte contre la boucherie de 14-18, celle de *Sainte-Colline*, sur ses insupportables années de collègue chez les Pères ou a-t-on encore tendance à oublier que *Clochemerle* eut deux suites, *Clochemerle-Babylone* en 1951, *Clochemerle-les-Bains* en 1963. Enfin, hormis quelques spécialistes, qui a entendu parler de *L'envers de Clochemerle*, son avant-dernier ouvrage, paru en 1966, à un moment où, écrit-il dès les premières lignes, « l'âge me pressait »¹... ?

L'ouvrage mérite pourtant qu'on s'y attarde. Dans cette autobiographie, épais volume de 450 pages, Gabriel Chevallier revient à plusieurs reprises sur les raisons qui l'incitèrent à écrire le livre qui allait le faire passer, de façon inattendue, à la postérité. Certaines de ses motivations ne sont guère surprenantes et relèvent des qualités classiques d'un écrivain attiré par le comique et la satire : l'indépendance d'esprit, le refus des conventions et de l'hypocrisie familiale, bourgeoise ou religieuse, l'insolence nécessaire, salutaire à l'égard des « gens qui se prennent au sérieux » et « n'ont pas assez d'humour pour rire d'eux-mêmes »². Bref, tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, fait écho au sous-titre de *L'envers de Clochemerle*, « Propos d'un homme libre », ou renvoie encore à cette formule par laquelle, au détour d'un paragraphe, il résume l'état d'esprit dans lequel il conçut son *best-seller* : ce « fut pour moi, écrit-il, une joyeuse danse du scalp »³.

Une autre raison paraît, elle, bien moins attendue : l'ennui. A cet envers, ce contraire même du comique, Gabriel Chevallier consacre un important développement qui éclaire d'un jour singulier l'auteur et son œuvre, le monde dans lequel il vécut et où elle fut créée, le propos s'avérant ainsi instructif à plus d'un titre, littéraire, historique ou sociologique. On le trouvera donc reproduit ci-dessous dans sa quasi intégralité :

Ce n'est pas seulement pour moi que j'ai écrit mon œuvre protestataire. J'ai cru souvent sentir que je parlais aussi pour de lointains ascendants liés à mes fibres, pauvres êtres laminés par l'ennui provincial, si étouffant dans un petit pays. Jeune citadin, j'avais la prescience de cet ennui rural. Je jouissais, grâce à ma bicyclette, de la liberté des routes, des bois et des champs, dans mes randonnées solitaires. Mais le soir venait. Quand les rideaux des boutiques retombaient et que tout s'éteignait, on avait l'impression qu'un lourd couvercle s'abattait sur le bourg, dont l'obscurité n'était plus troublée que par l'horloge de l'église sonnante les heures et les demies.

Sans doute la vie reprenait de grand matin, les sabots claquaient sur le sol, les lents charrois à âne et à bœufs se mettaient en mouvement, mais cette agitation de routine conduisait les gens

¹ Gabriel Chevallier, *L'envers de Clochemerle*, Flammarion, 1966, p. 7.

² *Ibid.*, p. 181.

³ *Ibid.*, p. 9.

aux mêmes tâches inexorables, par les mêmes trajets, dans la même sempiternelle monotonie. La rue s'animait à mesure que les commerçants recommençaient à débiter leurs marchandises. C'étaient dans l'ordre, à partir de la maison, le boulanger qui vendait encore son pain « à la taille », les Galeries, les Nouveautés Parisiennes, le pâtissier, la papeterie et les journaux, l'ébéniste, le regroleur⁴, la poste et la mairie. En face, le médecin, le pharmacien, la mercière, le cordier. Le quincaillier était à l'angle droit de la Grande-Rue et de la rue de la Foire (les deux voies principales), en face de l'hôtel du Centre où descendaient les voyageurs de commerce. La mère Jeannette servait à ses clients du lapin et du cabri, des champignons et des fromages. Le maréchal-ferrant frappait son enclume et de chez lui s'échappait une odeur de corne roussie. Un vieil homme, le sabotier, creusait l'érable à longueur de journée pour modeler ses chaussures grossières. A part le jeudi, jour de marché, ou pour la foire mensuelle, tout était immuablement soumis à la loi du « chacun chez soi ». Il fallait prendre une femme et la garder pour la vie, même si elle devenait goitreuse et neurasthénique comme celle de l'ébéniste, ou monstrueuse à ne plus pouvoir passer par une porte que de profil comme telle de nos voisines, ou vieille chèvre décharnée et bêlante comme telle femme d'un ingénieur de la forge. Elle avait donné le jour à l'idiot du village, « le Joseph », pauvre dégénéré qui chérissait tout le monde, mais il ne pouvait émettre que des sons inarticulés. Une minuscule vieille fille ratatinée, bossue et rousse, la plus mauvaise langue du pays, réussissait à s'introduire partout. Elle avait des élégances d'ombrelle, de manches à gigot, de mitaines et d'extravagants bibis posés sur sa chevelure flamboyante. La femme du notaire était enfermée dans un asile, devenue folle à la suite du viol nuptial (on le murmurait). Le tabellion allait tirer des bordées dans une ville des environs en compagnie du pharmacien veuf, gros Corse huileux, dont la jolie femme s'était laissée mourir de désespérance. La vieille marquise, en grand dol d'argent, lotissait le parc de son château pour tenir le coup, cependant que la race dynastique des maîtres de forges faisait fortune dans la tôle. Le curé, du nom de Butet, était un gros ventru sanguin, au regard fourbe derrière ses minces lunettes de fer. Il rançonnait ses paroissiens d'après leur réputation de fortune.

Quelques bellâtres caracoleurs lorgnaient les rares beautés, sévèrement gardées, et couraient les bergères, plus faciles à coincer. C'était déjà Clochemerle avant la lettre, avec son assortiment de passions, de ridicules et de haines sourdes. Quand j'écrivis plus tard mon roman, je n'eus qu'à m'emparer de cet échantillonnage humain et le transporter en Beaujolais après l'avoir grimé à ma façon.

(...) Je parle de temps très lointains, où n'existaient ni automobiles ni cars, à peine un petit train asthmatique qui venait une fois par jour, en peinant, de Paray-le-Monial. Ce qui fait que chaque pays posé dans la glèbe restait là pour l'éternité. Pour en sortir il fallait louer à ses frais une patache à grelots, toute une affaire. N'est-ce pas l'ennui qui envoya deux de mes tantes au couvent, parce qu'une dot maigre ne leur ouvrait aucun avenir correspondant à leur prétention ? Elles eussent dû épouser un lourdaud de campagne ou se mettre à travailler, deux choses déshonorantes. N'est-ce pas l'ennui qui finit d'abêtir la troisième de mes tantes ? L'ennui encore qui poussa ma mère à se marier, les yeux fermés, quand on lui présenta un godelureau de la ville ? Il fallait végéter sur place ou partir. Mais les occasions de partir, peu nombreuses, exigeaient un grand esprit de décision. La plupart des êtres vivaient où le sort les avait fait naître, n'osant prendre sur eux d'aller chercher fortune ailleurs, dans un cadre que leur imagination ne concevait même pas.

On ne se déplaçait pas, comme aujourd'hui, derrière un klaxon et un capot. On végétait sur place et ça rendait les gens soupçonneux à l'égard de qui venait d'ailleurs : aventurier, escroc, repris de justice... Si une tête nouvelle paraissait dans le pays, aussitôt la suivait un long sillage de : « Qui c'est-i donc ? », et vite la question se posait : « Qu'est-ce que ça vient faire cheu nous ? » On était xénophobe d'instinct, l'étranger apportant avec lui un changement dans les habitudes locales.

Enfant de la ville, on me faisait bonne figure parce qu'on me savait apparenté sur place. Et appelé à disparaître à la fin des vacances. On me demandait parfois ce que faisait mon père, s'il

⁴ Savetier.

avait une belle situation. On m'avait sans doute muni de réponses qui nous fissent honneur, car cela ne m'embarrassait pas. Et je tenais à sauver la face devant les croquants de la cambrousse.

Quand je reparus dans les années 20, au volant d'une voiturette pétaradante, je faisais un peu figure de précurseur. On me pardonnait que mes rumeurs d'échappement troublassent le bourg. La guerre avait passé par là, on devinait que nous étions en marche vers de nouvelles façons de vivre. J'avais hâte d'ailleurs de partir, au bout de deux ou trois jours, pour galoper à travers le vaste monde. Désensorcelé de l'autrefois, j'avais tout à découvrir par delà les limites qui m'avaient cerné jadis. Les vieux temps étaient bien morts, comme étaient morts ceux de ma race qui s'y étaient enlisés l'âme et dont le cœur n'avait jamais battu à plein sang.⁵

Parmi les nombreux enseignements que l'on peut tirer de ce texte, certains ont trait au processus de création romanesque.

Ce que l'on peut d'abord remarquer, c'est que *Clochemerle* n'aurait probablement jamais été conçu sans la position particulière, mixte d'extériorité et d'intimité avec le monde paysan et rural, qu'occupa Gabriel Chevallier. C'est grâce à son double enracinement, citadin et campagnard, qu'il peut éprouver dans ses « fibres » le monde objet du roman et conserver en même temps la distance indispensable au regard imaginaire. Il en résulte cet altruisme affirmé dès la phrase d'*incipit* : « Ce n'est pas seulement pour moi que j'ai écrit... »

Un autre point qui intéresse la genèse de l'œuvre, c'est l'étroite parenté qui unit les lieux, les personnages, réels et fictifs. De la description de la Grand'Rue de *Clochemerle* aux principaux héros et héroïnes du roman, rien n'est pour ainsi dire à inventer, rien ne surgit *ex nihilo* du cerveau de l'auteur, si ce n'est peut-être la fameuse pissotière qui mettra le feu au village ! Gabriel Chevallier le note d'ailleurs clairement : « C'était déjà Clochemerle avant la lettre (...). Quand j'écrivis plus tard mon roman, je n'eus qu'à m'emparer de cet échantillonnage humain et le transporter en Beaujolais après l'avoir grimé à ma façon. » Grimer. Le verbe a son importance car il indique bien le sens du travail créatif effectué par l'auteur. Qui se grime en effet, avant d'entrer sur scène, sinon le clown, c'est-à-dire celui qui sait nous faire rire des autres autant que de lui-même ?

Un dernier élément, central dans le processus de création, vaut enfin d'être souligné. Ainsi que l'indique à nouveau la phrase d'*incipit*, *Clochemerle* est pour Gabriel Chevallier une « œuvre protestataire ». Il veut montrer, dénoncer l'ennui provincial, « si étouffant dans un petit pays », mais également, par le truchement du rire, le transcender, le dépasser. Et sans doute est-ce là que se tiennent l'essentiel du travail créatif, l'essentiel, aussi, du talent de l'auteur : renverser, retourner l'ennui en comique, tout à la fois localisé et universel.

Mais quel est cet ennui, si profond, prégnant qu'il faille le muer en son envers ? Par son ton original, par l'intérêt et la variété des idées qui y sont exposées, le texte de Gabriel Chevallier constitue un précieux témoignage sur les différentes formes prises par l'ennui dans les campagnes d'antan. On peut ainsi y distinguer :

— *l'ennui du soir*. Mis en valeur par une phrase courte – « Mais le soir venait. » –, dure, claquante par sa brièveté même, il correspond au sentiment de solitude qui s'empare de l'être humain au moment du crépuscule. Le jour s'achève, la nuit tombe, et les activités diurnes laissent soudain place au vide, à la pesanteur du temps perdu, à perdre, dans l'isolement de la ferme ou du bourg. C'est l'angoisse, l'étreinte du « ne savoir que faire », autant avec les autres que de soi-même, qui montent, expliquant par contrecoup l'irrésistible attirance pour le lointain ou les célèbres « lumières de la ville » que vécurent tant de générations de paysans ou de ruraux ;

— *l'ennui au travail*. Relativement peu disert en la matière, Gabriel Chevallier mentionne néanmoins cette forme d'ennui, qu'il s'agisse des travaux des champs, du commerce ou de

⁵ Gabriel Chevallier, *L'envers de Clochemerle*, op. cit., pp. 168-171.

l'artisanat rural. Dans sa façon d'en rendre compte, on remarquera la différence de présentation par rapport à une dénonciation de l'ennui au travail dans le cadre industriel. Alors que celle-ci s'accompagne généralement d'une critique du taylorisme et de l'exploitation, ici c'est l'insistance sur la monotonie qui domine, sans référence à une politique et marquée par l'itération du marqueur « même » au début du deuxième paragraphe.

— *l'ennui autarcique*. C'est, de toutes les formes de l'ennui rural, celle qui prédomine, imprègne autant qu'elle structure l'ensemble du texte. Les causes en sont multiples, précises et diffuses à la fois : un espace, limité, borné, s'organisant autour de deux rues principales, une promiscuité sociale source de passions ridicules, de haines sourdes et de xénophobie, l'insuffisance des liens, réels ou imaginaires, avec l'extérieur, le refus ou l'incapacité au changement, etc. On notera cependant que cet ennui communautaire n'est pas contradictoire avec une dimension individualiste mais au contraire l'incorpore : « (...) tout, écrit avec justesse Gabriel Chevallier, était immuablement soumis à la loi du "chacun chez soi" ».

— *l'ennui endogamique*. Corollaire logique du précédent, il est évoqué à maintes reprises par l'auteur, tant du point de vue de la condition masculine que féminine. Pour les uns, la vie amoureuse se réduit à une femme pour la vie et trouve ses mâles exutoires dans la pratique de l'adultère ou la fréquentation régulière du bordel en ville. Pour les autres, c'est la perspective du couvent, de la vieille fille ou le mariage obligé qui façonne les destins, tous synonymes de frustrations, de désespérances ou, pire, de violences. Et pour les uns et les autres, l'ennui endogamique rime avec l'absence de choix, les silences ou les non-dits qu'imposent, conjointement, la « petite société » et les normes sociales et religieuses.

— *le manque à être*. Condensant, résumant à lui seul toutes les formes précédentes de l'ennui, il constitue l'un des points névralgiques du texte et y apparaît, soit de façon ponctuelle au travers d'expressions décrivant le sentiment d'étouffement provincial, l'impression de « végéter sur place », soit de manière plus longue et réflexive. C'est d'abord l'idée d'une vie subie, forcément manquée car prisonnière d'un fatum : « La plupart des êtres, écrit Gabriel Chevallier, vivaient où le sort les avait fait naître, n'osant prendre sur eux d'aller chercher fortune ailleurs, dans un cadre que leur imagination ne concevait même pas. » C'est enfin, dans le dernier paragraphe, conclusif, où se trouve au passage bien mis en valeur la césure mentale que constitua la première guerre mondiale, l'idée même du manque à être : « Les vieux temps étaient bien morts, comme étaient morts ceux de ma race qui s'y étaient enlisés l'âme et dont le cœur n'avait jamais battu à plein sang. »

En surfant aujourd'hui sur le web, on peut visionner sur le site de Vaux-en-Beaujolais une vidéo vantant les attraits clochemerlins de la bourgade. Y apparaissent, présentés et commentés par une jeune responsable de l'office de tourisme, des images des deux panneaux indicateurs à l'entrée du village, sur la place centrale la légendaire pissotière, place du petit tertre un manège théâtral et ses automates faisant revivre les principaux personnages du roman, rue Gabriel Chevallier l'une des six « jardinières bavardes » qui diffusent des enregistrements audio de l'œuvre, et pour clore en beauté la visite œno-culturelle, la cave de Clochemerle et le musée à la mémoire de l'auteur. Que pourrait donc bien penser Gabriel Chevallier de cette moderne consécration ? En serait-il flatté, en rirait-il ou susciterait-elle au contraire chez lui une nouvelle forme d'ennui ? Nul ne le sait et peut-être vaut-il mieux ne rien en dire...